

## Les noces

A Couthenans, la neige tombait depuis deux heures en flocons virevoltant dans l'air sec de janvier. Puis le vent d'ouest apporta de l'air humide et, peu à peu, les prés autour du « Moulin » se couvrirent d'un manteau d'hermine parsemé de quelques poils sombres, tiges sèches de fétuques et de fléoles délaissées par les troupeaux, les derniers jours de l'automne.

Sur les pommiers du verger, les merles se tassaient dans les branches nues. De temps à autre, en cascades, ils se posaient au sol, grattant la neige de leur bec jaune à la recherche d'un fruit gelé. Les troncs tournaient leurs joues blanches contre le vent. Une pie tentait d'effrayer les petites boules noires qui ne bougeaient pas d'un pouce. De dépit, elle s'enfuit à cloche-pied en jacassant dans la cour de la ferme.

Lisa Graber perdait son regard sur la plaine où seuls les haies vives et quelques bosquets émergeaient de la brume floconneuse. Ses pensées demeuraient bloquées sur les deux corps immobiles des parents de son futur gendre dans la chambre du Maran...

Elle comprenait peu à peu toute l'affection visible et l'attention constante que la tante manifestait à son neveu. Tous les mots du récit de Roswitha justifiaient le silence de Michel et finirent de dissiper ses craintes. Le jeune homme saurait sûrement reporter sur sa Frénie tout l'amour qu'il n'avait pu dispenser à son amie Claire et à ses parents disparus si tôt...

L'entrée de son mari, dans la cuisine, mit fin à ces pensées mélancoliques. La neige, au dehors, immobilisait Joseph dans ses étables et il employait son temps à étriller et brosser ses belles laitières pie rouge et leurs génisses rentrées de la ferme de Clémont achetée en 1795 après qu'elle eût été saisie comme « bien national » par la Convention. Il avait terminé sa tâche et il était curieux de voir les préparatifs de la fête.

Les effluves des terrines et des marinades, l'odeur des jambons fumés en cuisson, la vue du mouton en beurre démoulé par Lisa, tout le

préparait à cet évènement joyeux qui commencerait le lendemain. S'il appréhendait le départ de la fille qui leur avait procuré tant de satisfactions depuis vingt-et-un ans, il avait, lui, de suite favorablement jugé son futur gendre. Il connaissait les parents Bechler et son beau-frère, Jacques Klopfenstein, lui en avait dit tant de bien... Pour Joseph, bon chien chassait de race !

Avec son œil observateur, il lut d'emblée une certaine tristesse sur le visage de son épouse.

« Et bien, ma femme, on pleure déjà le départ de sa fille ! Ou alors n'as-tu pas épluché les oignons sous l'eau comme le faisait toujours ma mère ! Si vos plats ne sont pas plus relevés que les commissures de vos lèvres, nos invités de l'Assemblée de Montbéliard et nos Ajoulots ne vont pas être gâtés !... Mais où sont donc passés Verène et Christian ? »

Lisa était une forte femme qui n'avait pas toujours la soumission que les prédicateurs recommandaient aux épouses mennonites et qui ne manquait pas de répartie. Et puis, comme toutes ses semblables en pareil cas, elle n'appréciait pas que son mari lui rappelât les vertus culinaires de sa belle-mère !

« De quoi viens-tu donc te mêler dans cette cuisine ? Est-ce que je m'occupe, moi, de tes affaires dans tes étables ? Va-donc plutôt dégager la neige dans la cour car, s'il continue de neiger, nos invités ne passeront même pas le porche ! Quant à nos deux enfants, tu sais bien qu'ils sont à Héricourt ! Frénie doit passer chez les Huckel prendre la manteline\* et la coiffe blanche à chignon que Marie lui a confectionnées. Ils ne tarderont pas à rentrer. Il y a encore bien à faire dans la grande salle où nous recevrons nos frères et nos sœurs... »

Roswitha écoutait, amusée par le dialogue vif mais sans animosité aucune entre les époux Graber. Les relations qu'elle entretenait avec son mari, Joseph Bechler, étaient empreintes de confiance réciproque et de la même foi en la vie et en Dieu. Si parfois son homme prenait des décisions autoritaires, elle les acceptait tout en essayant avec patience d'en modérer les manifestations. Leur foyer avait toujours été un havre de paix où venaient s'échouer les vagues de malheur de leurs proches... En partageant leur infortune, ils y trouvaient un remède !

Joseph Graber jugea bon de battre en retraite, décision qui, évidemment, ne devait rien aux injonctions énervées de son épouse...

mais qui relevait de son bon vouloir à lui !... C'est vrai qu'il y avait assez à faire ailleurs que dans ce domaine alors réservé aux femmes !

Il devait aménager une remise attenante au fenil pour y loger tous les chevaux des invités qui viendraient, selon le temps et l'état des chemins, soit en charrette soit en traîneau. Il confectionna avec plusieurs plateaux en acacia une longue mangeoire qu'il fixa au plus long mur de la remise. Il balaya soigneusement le sol en terre battue pour qu'il n'y restât pas un clou qui pourrait blesser le pied d'un cheval et il y déposa une épaisse couche de paille. Il emplit la mangeoire de foin de fléole grossier qui conviendrait bien pour réchauffer, avec un peu d'avoine, ses pensionnaires d'un jour.

Puis, il retourna à l'étable « refaire la paille aux vaches ». Il tenait à montrer à ses invités son cheptel dans le plus bel état de propreté possible et, pour ce faire, toutes les heures jusqu'au coucher, il passait pour retirer les bouses de la litière et remettre de la paille de blé propre sous les animaux. Toutes avaient de jolies cornes en forme de lyre car celles-ci avaient été très tôt guidées dans leur croissance par un joug de bois qui les forçaient à monter vers le ciel. Il tenait cette façon de faire de ses aïeux suisses dans l'Obersimmenthal.

Avec son beau-frère Jacques Klopfenstein, il était considéré comme l'un des meilleurs éleveurs de sa région car il savait choisir ses reproducteurs et alimenter son cheptel sans parcimonie. Il avait coutume de dire à ses amis :

« J'ai un remède souverain contre les poux des veaux... Je leur lave les oreilles avec le lait qu'ils délaissent dans leur seau ! »

Le menton appuyé sur ses mains appliquées sur le sommet du manche de sa fourche à quatre dents, il s'était arrêté comme en extase devant la plus belle de ses jeunes laitières. Il en admirait la poitrine et le flanc profonds, le dos rectiligne et bien musclé, les aplombs secs et droits, la mamelle bien disposée et une belle robe blanche colorée de taches brunes bien réparties. Il était rempli de cette fierté d'éleveur proche de l'idolâtrie, comme s'il était lui-même le créateur de cette bête conforme aux canons de la beauté animale...

De cet orgueil, presque légitime pour ce qu'il supposait de soins constants, naquit un sentiment plus altruiste. Après un temps d'hésitation, il décida en son for intérieur qu'il donnerait cet animal et sa voisine à son gendre. Celui-ci en aurait bien besoin pour nourrir sa Frénie et ses petits-enfants à venir... Il ne manquerait pas d'ajouter à ce

don tous les conseils d'élevage que Michel n'avait peut-être pas eu le temps de recevoir de son père ou qu'il avait oubliés... Encore que Joseph Bechler, son oncle et père adoptif, soit l'un des meilleurs éleveurs d'Ajoie et cela se savait jusque dans le Pays de Montbéliard !

Cette décision l'avait libéré et rempli d'une joie intime. Il s'en fut au fenil préparer le foin et le regain pour la distribution du soir.